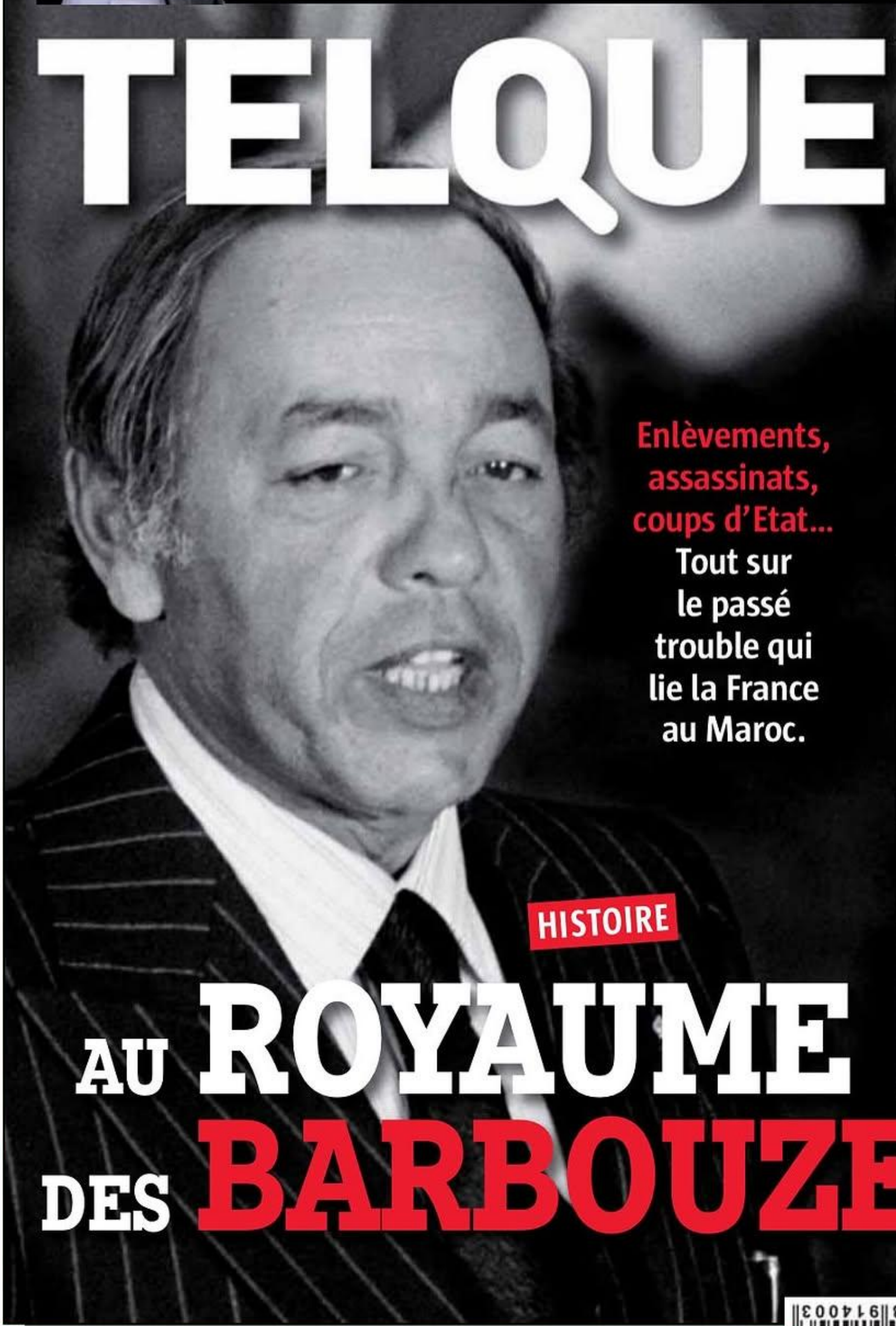
N°560. DU 1ER AU 7 MARS 2013. 15 DH. 3,5 €. 2,60 dinars tunisiens

INTERVIEW-VÉRITÉ
GAD EL MALEH DIT TOUT... *BLA ZOUA9*

TELQUEL



Jo Attia

Georges Boucheseiche

Bob Denard

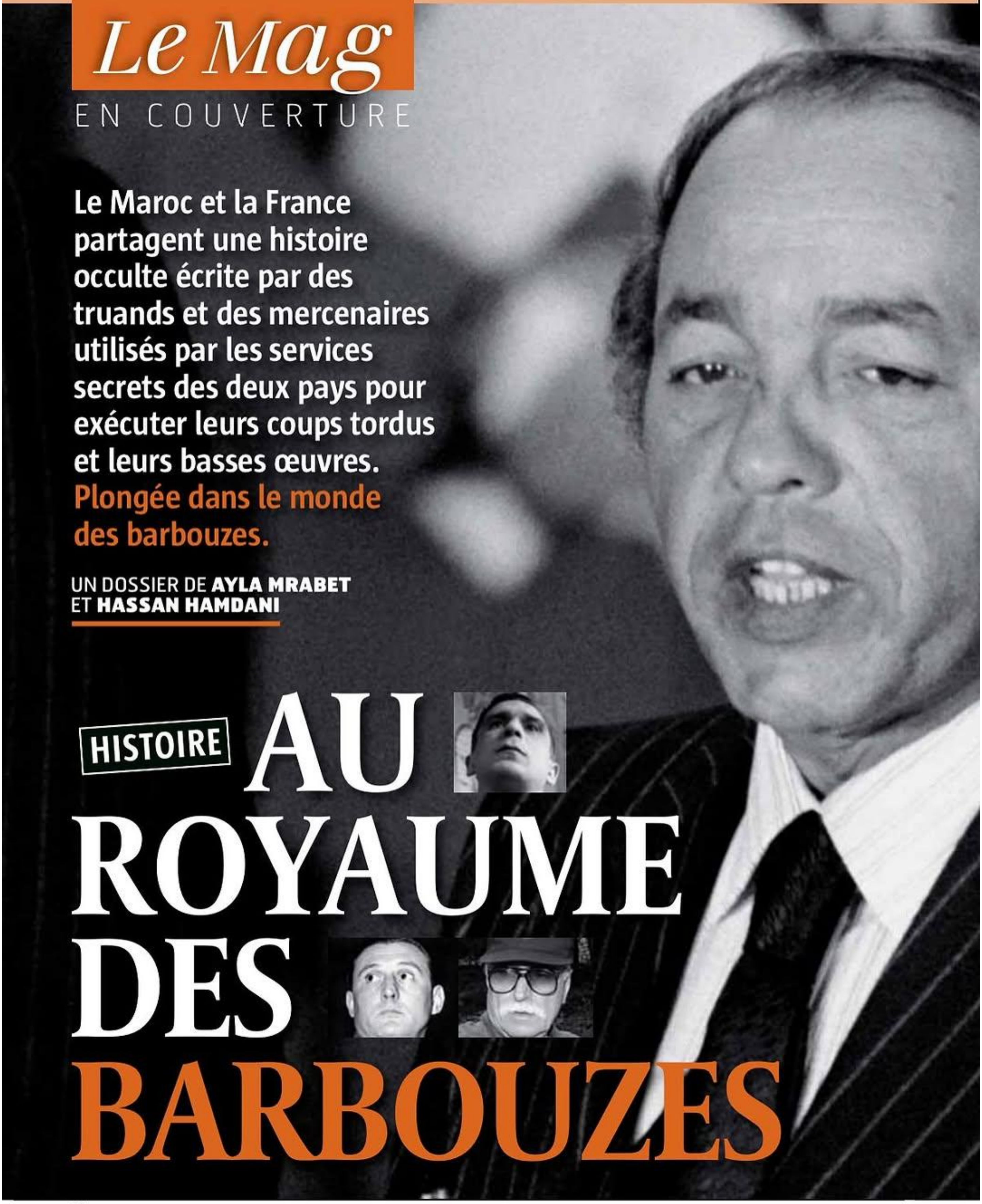
Enlèvements, assassinats, coups d'Etat... Tout sur le passé trouble qui lie la France au Maroc.

HISTOIRE

AU ROYAUME DES BARBOUZES

www.telquel-online.com

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION KARIM BOUKHARI

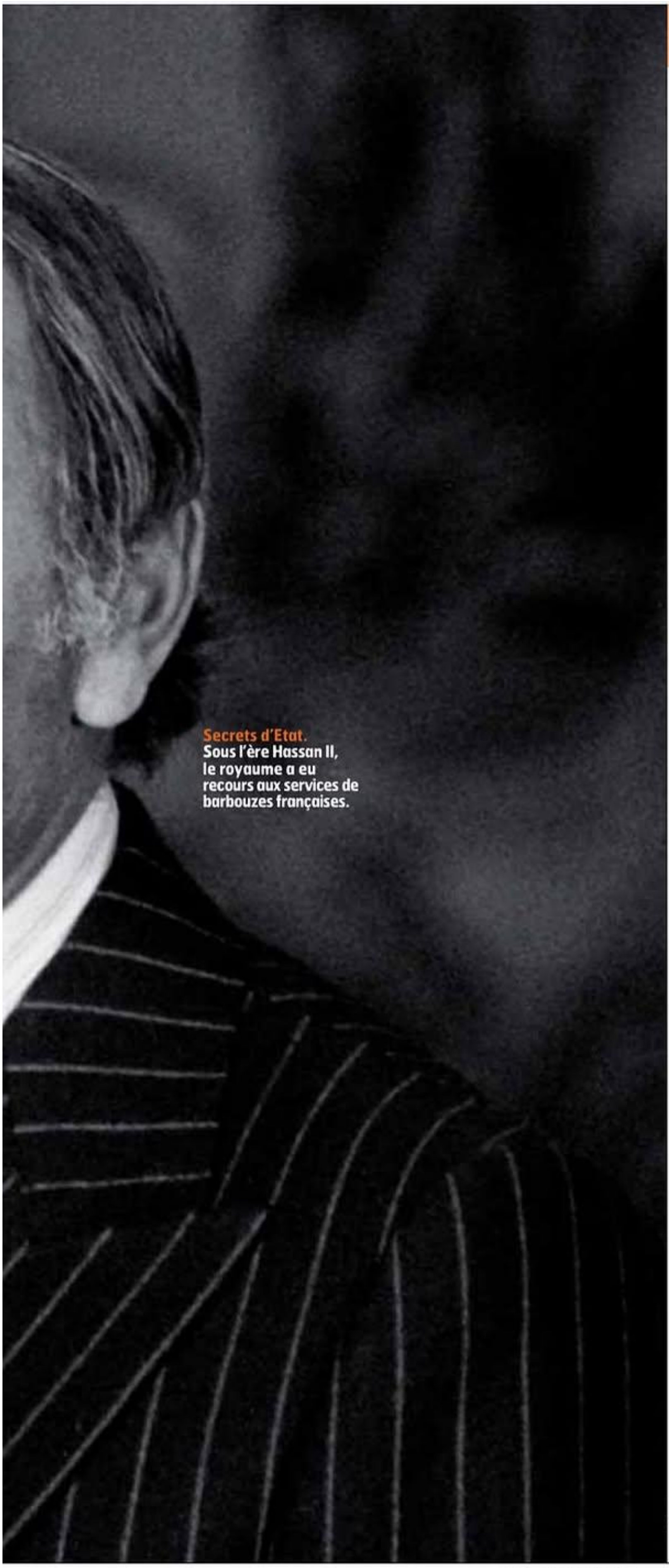


Le Maroc et la France partagent une histoire occulte écrite par des truands et des mercenaires utilisés par les services secrets des deux pays pour exécuter leurs coups tordus et leurs basses œuvres. Plongée dans le monde des barbouzes.

UN DOSSIER DE **AYLA MRABET** ET **HASSAN HAMDANI**

HISTOIRE

AU ROYAUME DES BARBOUZES



Secrets d'Etat. Sous l'ère Hassan II, le royaume a eu recours aux services de barbouzes françaises.

AFP

Nous sommes à la fin des années 1950. Le gouvernement français a constitué une "war room", conseil de guerre ultrasecret et restreint, chargé de dresser *"une liste de personnalités acquises au F.L.N"* et *"d'hommes publics particulièrement ennemis de la France"* à neutraliser ou à liquider. Allal El Fassi est le premier homme à abattre. Dans ses mémoires, le colonel Le Roy-Finville, chef du service 7, spécialisé dans l'obtention de renseignements pour le compte du S.D.E.C.E (Service de documentation extérieure et de contre-espionnage), le décrit comme *"un Marocain vigoureusement anti-français et allié virulent au F.L.N". "L'idée,* écrit Le Roy-Finville, *est de faire sauter El Fassi et les autres chefs de l'Istiqlal à l'occasion d'une de leurs rencontres à Tétouan, en zone espagnole"*, prévue à l'hôtel Dersa. Le service 7 se charge de fournir au service Action toutes les indications techniques : poids d'explosif nécessaire, épaisseur des murs, systèmes de sécurité, etc. *"Du travail tout mâché"*, rapporte le colonel. Sauf que *"les militaires ne veulent pas se salir les mains"* et constituent *"un petit groupe de repris de justice qui se disent prêts, eux, à faire la sale besogne. Contre une bonne récompense (…) et des protections pour leurs petites affaires"*.

Ces spécialistes des coups tordus, connus sous le terme de barbouzes, sont dans leur grande majorité des truands employés par les services secrets français pour les basses œuvres. Ils sont notamment utilisés dans les "contrat homo", expression désignant l'élimination physique de personnes gênantes pour les intérêts de la France. A la tête des truands engagés par les services spéciaux pour assassiner Allal El Fassi, Jo Attia et Georges Boucheseiche, deux barbouzes connus des renseignements de police en France et proxénètes chevronnés au Maroc. Ceux-là mêmes qui seront impliqués, quelques années plus tard, dans l'affaire Ben Barka. Massacreurs professionnels sur le papier, ces "types du milieu" sont loin d'être des enfants de chœur et ont un CV de malfrat long comme un jour sans pain.

Le fiasco Attia

Pourtant, ils s'avèrent être des dilettantes du crime dans la tentative d'assassinat de Allal El Fassi. Comme dans un San-Antonio loufoque, Leroy-Finville surnomme la tentative avortée d'éliminer le chef de l'Istiqlal le "fiasco Attia". C'est que Jo Attia et Georges Boucheseiche, "le grand Malabar" et "le petit gros", sont à la discrétion ce que l'hippopotame est à la grâce. A l'aéroport d'Orly où ils embarquent pour Tanger, les deux rossards se font remarquer par des effusions grandiloquentes, sous les yeux ébahis des voyageurs. Attia embrasse goulûment sa petite amie, *"une petite brune piquante, très jolie"*. Il faudra at-

AFP

Cibles.
Si Allal El Fassi a pu échapper aux barbouzes, Ben Barka n'a pas eu cette chance.

tendre que l'hôtesse de l'air lance un appel pour embarquement immédiat pour que les deux acolytes détalent *"en direction de la salle de départ, en se retournant encore dix fois pour faire des signes à la fille"*.

Dans l'avion Air Atlas qui les mène vers Tanger, Boucheseiche et Attia retrouvent *"deux hommes à eux, Nottini, dit la Béquille, et Palisse, autre future 'célébrité' de l'affaire Ben Barka"*. Durant le vol, *"Attia et les trois autres branquignols, sablant le champagne aux frais de la princesse, laissent tomber par inadvertance un sac de grenades qui roulent sous les sièges des passagers"*. À quatre pattes, les malfrats, que les passagers prennent pour des plaisantins ivres, récupèrent les bombes, *"qui ricochent comme des billes, au gré du balancement de l'appareil"*. Les négligences perdurent à leur arrivée au Maroc : la première valise piégée installée à l'hôtel Dersa explose dans la mauvaise direction. La seconde, installée par les soins d'Attia dans la villa de Allal El Fassi, est retrouvée et désamorcée par la police espagnole. Le premier "contrat homo" est un échec.

Des truands très show-off

Après cette tentative d'assassinat avortée, la presse ne parle que d'eux. La police locale se lance aux trousses de la bande. Les barbouzes, en arrivant au Maroc, se font remarquer en faisant *"la tournée des grands ducs dans les boîtes"*, *"en menant grand tapage"*. Le gang se sépare : Palisse et Boucheseiche cavalent en zone française, tandis qu'Attia et Nottini la Béquille rebroussent chemin pour Tanger. Là-bas, Attia se fait passer pour un agent du S.D.E.C.E auprès d'un gérant de bar français. Ce dernier leur présente Antoine Lopez, chef d'escale de l'aéroport de Tanger. Ce futur agent secret, bientôt impliqué dans le kidnapping de Ben Barka, peut les rapatrier en France en leur évitant police et douane.

"Empotés comme il n'est pas permis", décrit Le Roy-Finville, Attia et Nottini brillent encore une fois par leur amateurisme. En voyant le déploiement de policiers à l'aéroport, Attia panique et se souvient qu'il a encore un revolver sur lui. Il s'engouffre dans les toilettes de l'aérogare et décide de cacher l'arme dans la cuvette. Sauf que le poissard a encore des balles dans sa poche. Il garde les munitions dans sa paume droite et décide, en feignant une poignée de main, de les tendre à Lopez. Sauf que le chef d'escale ne comprend pas. *"Les balles tombent, rebondissent sur l'asphalte dans un crépitement métallique"*, devant une flopée de policiers, qui se jettent sur le gang et mettent les brigands étourdis sous les verrous…

Services secrets.
Marcel Le Roy-Finville, chef de service au S.D.E.C.E, a mené plusieurs opérations occultes au royaume.

AFP

L'affaire Ben Barka

Malgré ce plantage, on refait appel quelques années plus tard à la bande de Boucheseiche. Elle est chargée d'organiser, le 29 octobre 1965, l'enlèvement de Mehdi Ben Barka devant la brasserie Lipp avec l'aide de policiers français. Maurice Buttin, avocat de la famille de l'opposant marocain, rapporte que c'est d'abord Jo Attia qui reçoit *"une demande des Marocains d'éliminer physiquement Ben Barka"*. La consigne : procéder à l'assassinat à *"Genève, avec un fusil à lunettes"*. Un "contre-ordre" lui fait savoir que le pouvoir préfère *"ramener Ben Barka vivant au Maroc"*. On l'informe qu'à Paris, un certain Georges Figon doit se charger de la question. Attia n'accorde aucune confiance à ce personnage naviguant entre milieux intellectuels parisiens et malfrats de la capitale. Il préfère donc *"refiler l'affaire à son lieutenant, Boucheseiche"*. Georges Boucheseiche est à la tête de plusieurs maisons closes, au Maroc et en France, qu'il gère avec son épouse. La barbouze est introduite dans les hautes sphères du pouvoir marocain, organise des soirées pour le beau monde et rêve d'ouvrir, sous les cieux du royaume, le plus grand bordel sur terre. *"Un établissement fabuleux installé à Aïn Diab, au bord de l'océan, pas trop loin du centre des affaires, tout près de l'aérodrome"*, rapporte un article de presse de l'époque. Pour le convaincre de participer au kidnapping de l'opposant à Hassan II, on lui aurait fait miroiter l'espoir qu'il obtiendrait, une fois sa mission accomplie, son lupanar…

Boucheseiche mouillé jusqu'au cou

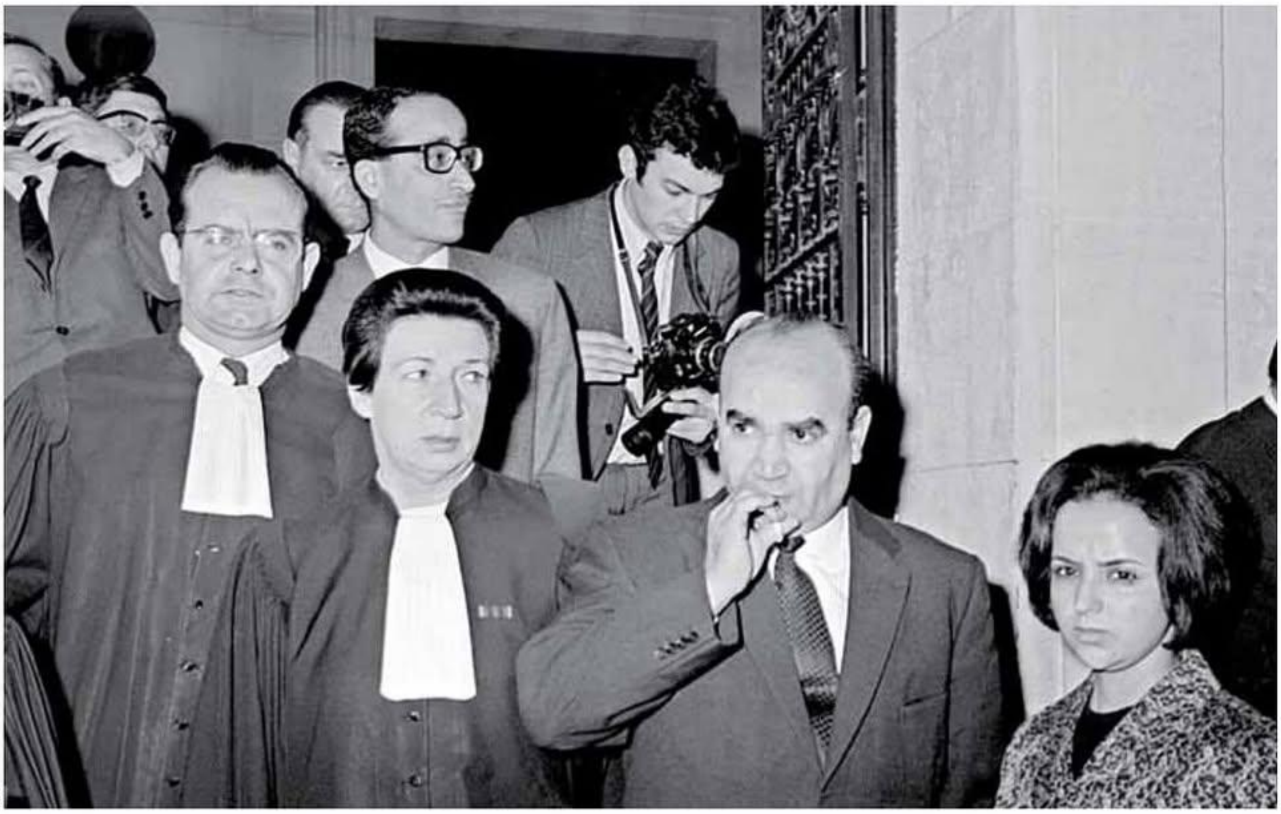
C'est Antoine Lopez, le chef d'escale qui devait, quelques années plus tôt, faciliter la fuite d'Attia après l'attentat contre Allal El Fassi, qui est chargé d'accueillir le leader du mouvement tiers-mondiste à l'aéroport et de prévenir ses ravisseurs de son arrivée. Une fois le rapt effectué, Ben Barka est amené, ce vendredi 29 octobre, dans la villa de Boucheseiche, à Fontenay-le-Vicomte, dans l'Essonne. Y est réunie sa bande, constituée de Jean Palisse, Pierre Dubail et André Le Ny. Avant l'arrivée du général Oufkir et du colonel Dlimi, Ben Barka aurait été enfermé au premier étage de la demeure. Parmi les innombrables versions dédiées au décès de l'opposant marocain, des éléments rapportés aux gendarmes par le fils de Le Ny, retranscrits par Maître Maurice Buttin dans *Ben Barka, Hassan II, De Gaulle* : *"ce que je sais d'eux : Ben Barka aurait été transporté dans la villa de Boucheseiche, puis transféré à Ormoy, chez Lopez. Dlimi et Oufkir l'avaient torturé dans la cave (…) C'est Boucheseiche qui l'avait frappé en premier, car Ben Barka ne se laissait pas faire.*

La bande de Boucheseiche est chargée d'organiser, en 1965, l'enlèvement de Ben Barka.

AFP

JO ATTIA Le truand caméléon

Ancien boxeur, ce caïd du milieu parisien des années 1940 à 1960 est passé par les Bat d'Af (bataillons d'infanterie légère d'Afrique). Au sein de ces fameuses compagnies disciplinaires composées de repris de justice, véritable "école du vice et du crime", il parfait son savoir de truand et se forge un caractère en acier trempé. Durant la Seconde guerre mondiale, Attia travaille pour les nazis qui castent leurs collaborateurs parmi les truands parisiens. Il aurait ainsi permis l'arrestation d'une quinzaine de résistants. Menant double jeu, Attia ne tarde pas à se rapprocher de la Résistance, ce qui lui vaut d'être interné au camp de Mauthausen où il se refait une virginité en évitant la mort à de nombreux déportés. Après la guerre, il reçoit la Légion d'honneur, distinction qui ne l'empêche pas de reprendre ses activités criminelles. Il devient notamment membre du gang des Tractions Avant, un groupe de braqueurs qui multiplient les hold-up spectaculaires. Parallèlement à ces activités de racket, de vol et de proxénétisme, il travaille pour les services secrets français qui le recrutent comme barbouze. Soupçonné un temps d'être impliqué dans l'enlèvement de Mehdi Ben Barka, il aurait aussi mené des opérations pour le compte de la France contre l'Organisation armée secrète (OAS), un groupe politico-militaire clandestin opposé à l'indépendance de l'Algérie. ■



AFP

D'un coup de poing, il lui avait cassé les cervicales. Ils l'avaient ensuite attaché (…) et Oufkir et Dlimi l'avaient un peu 'bousculé'. C'est là que Ben Barka est décédé".

Dans le même ouvrage, Maurice Buttin cite un commissaire de police français retraité : *"J'ai rencontré Palisse (…) Il m'a dit avoir assisté à la mort de Ben Barka, par accident, sur un mauvais coup que lui avait porté Boucheseiche".* À l'annonce de la disparition de Mehdi Ben Barka, c'est le royaume tout entier et l'Elysée qui se mettent en branle. Le 4 novembre 1965, Georges Boucheseiche prend la fuite pour le Maroc. Quatre jours plus tard, un mandat d'arrêt international est lancé contre lui. Sa bande ne tarde pas à le rejoindre. Le 7 juin de la même année, la barbouze est condamnée, par contumace, à la perpétuité. Malgré les mandats d'extradition qui pèsent sur leurs têtes, Boucheseiche et ses complices coulent des jours heureux au royaume. Les truands prospèrent, sous la surveillance, ou plutôt la protection de la police marocaine. Boucheseiche reprend les affaires dans ses bordels. Son paradis artificiel, sous les cieux marocains, prend fin quelques années plus tard.

Des hommes qui en savaient trop

Boucheseiche, Le Ny, Palisse et Dubail sont arrêtés, au lendemain de la tentative de coup d'Etat de Skhirat, en 1971. La bande, dans sa quasi-totalité, est enfermée au Point Fixe 3 (centre secret de torture et de détention installé à Rabat). Pierre Dubail y entame, de novembre 1973 à avril 1974, un dialogue avec son voisin de cellule. Il s'agit de Ali Bourequat, l'un des trois frères que Hassan II fait prisonnier dans les geôles de Rabat puis de Tazmamart. Dans son livre *Dix-huit ans de solitude* (Ed. Michel Lafon), il recoupe les informations que lui distille Dubail : *"Nous savons trop de choses. (…) Nous avons travaillé sous les ordres d'Oufkir, pour le compte du roi".* Les barbouzes connaissent personnellement Hassan II. *"Il nous tapait sur le ventre. Il nous invitait à dîner, nous emmenait en balade. Notre façon de parler l'amusait…"*

Dubail voudrait que Ali Bourequat, à sa sortie, se rende au Henry's Bar à Rabat, sur le boulevard Mohammed V. *"Tu verras un homme qui, le*

Procès. La famille de Mehdi Ben Barka, quittant le palais de justice de Paris le 17 avril 1967.

Complicité. L'agent d'escale Antoine Lopez, travaillant pour le S.D.E.C.E, est le contact de plusieurs barbouzes au Maroc.

AFP

dimanche, à l'heure du tiercé, boit un perroquet (…) Il est des nôtres". Dubail voudrait que Bourequat prenne un billet de tiercé et y inscrive les chiffres 2 9 1 0 6 5, correspondant à la date de l'enlèvement de Mehdi Ben Barka. *"Il te fournira tout ce dont tu as besoin,* assure Dubail à Bourequat. *En échange, donne-lui de nos nouvelles. Dis-lui que nous sommes ici, au PF3. Dis-lui que nous avons peu de chances de nous en sortir".* Dans les épanchements de Dubail, une révélation reste à ce jour invérifiée. Au centre du niveau 2, devant la cellule 14 du PF3, se trouverait une tombe "un peu spéciale". Ce qu'elle contiendrait ? *"La tête de Ben Barka"*, affirme Dubail. *"On la lui a tranchée après sa mort. (…) Hassan II voulait la voir"*.

Selon le récit de Bourequat, *"Dubail, Boucheseiche et Le Ny quittent le PF3"* en avril 1974. *"Boucheseiche reviendra le premier, le 29 octobre"*, date anniversaire de la disparition de Ben Barka. *"Le Ny le suivra le 14 novembre. Dubail, lui, reviendra le 16 novembre 1974. Ni lui ni les autres ne seront alors en mesure de communiquer avec qui que ce soit"*. La phrase est interprétée comme une métaphore macabre. Des enquêtes publiées sur l'affaire supposent que ce retour est posthume, et que ce sont les dépouilles des barbouzes qui sont reconduites au PF3. Une seule chose est sûre : le sort de Boucheseiche et de ses compères est presque aussi nébuleux que l'affaire Ben Barka…

Bob Denard entre en ligne

Intimement imbriquée à la politique française dans ses anciennes colonies, la barbouzerie prend un tournant nouveau durant les années 1970. Le caractère occulte des relations franco-africaines est désormais défini par le néologisme "Françafrique", expression qui dénonce les coups d'Etat et interventions sur le continent noir menés par des mercenaires à la solde de l'Etat français, relayés parfois par les Marocains. C'est que dans le contexte de guerre froide des années 1970, Hassan II a choisi son camp : ce sera l'Ouest. Le Maroc apporte notamment son soutien au dictateur Mobutu, l'assassin du leader de gauche Patrice Lumumba. Le royaume va jusqu'à accueillir des mercenaires en route pour déstabiliser des régimes de gauche africains. *"Le marché des missions secrètes est si prospère en Afrique que je ne tarde pas à être de nouveau sollicité. Le contact vient cette fois d'un agent marocain"*, raconte dans ses mémoires le célèbre mercenaire Bob Denard. Courant 1977, à Paris, où Denard a établi sa base arrière, l'agent des services secrets marocains lui aurait fait rencontrer le docteur Emile Derlin Zinzou, l'ancien président du Dahomey, destitué en juillet 1969 suite à un coup d'Etat. Le Dahomey, devenu la

Malgré les mandats d'extradition, les barbouzes coulent des jours heureux au Maroc.

GEORGES BOUCHESEICHE

Le bordelier

Surnommé "Gros Georges" ou "Monsieur Jo", il porte, selon les fiches de police, un tatouage au bras gauche représentant un poignard ainsi que deux inscriptions : "souffre et rien dire" et "j'ai soif". Boucheseiche est connu pour manger à tous les râteliers. Il a collaboré avec la Gestapo pendant la Seconde guerre mondiale avant de passer indemne au travers de l'épuration. Après la libération de la France, il intègre le gang des Tractions Avant, spécialisé dans les hold-up, une fine équipe où il se lie avec Jo Attia. Il mène grand train, habitué du One Two Two, le plus célèbre bordel de Paris. Par la suite, il est recruté par les services secrets français pour lutter contre l'Organisation armée secrète (OAS), opposée à l'indépendance de l'Algérie. En janvier 1963, Boucheseiche aurait notamment participé à l'enlèvement du colonel Argoud, un des dirigeants de l'OAS. En 1966, il est condamné par contumace à la perpétuité pour son implication dans l'enlèvement de Mehdi Ben Barka. S'étant réfugié au Maroc, il n'est pas inquiété par les services de police du royaume et gère au vu et au su de tous les bordels qu'il possède à Casablanca et à Mohammedia. Boucheseiche était notamment le propriétaire du fameux Sphinx, lupanar de luxe où se pressaient les hommes d'affaires et les célébrités, comme Jacques Brel. Il est décédé de manière mystérieuse au Maroc en 1972. Selon plusieurs témoignages, il aurait été éliminé par les services secrets marocains car il en savait trop sur l'affaire Ben Barka et ainsi que sur d'autres dossiers obscurs impliquant le général Oufkir et le colonel Dlimi. ■

AFP

Réputation. L'affaire du coup d'État au Bénin en 1977 a collé au roi défunt l'image d'un sous-traitant des black opérations de la France en Afrique.

république populaire du Bénin, est désormais gouverné par le général Mathieu Kérékou qui a instauré un régime d'inspiration marxiste-léniniste. Bob Denard raconte avoir été contacté par le Maroc car Kérékou embarrasse le royaume depuis qu'il a pris parti pour le Front Polisario en reconnaissant la république sahraouie. L'homme gêne aussi la France qui désire le renverser pour *"le remplacer par quelqu'un de plus proche des vues françaises"*, raconte Jacques Foccart, l'éminence grise de l'Hexagone pour les affaires africaines. Ce dernier connaît très bien Bob Denard pour avoir déjà fait appel à ses services afin d'organiser des opérations militaires et des coups d'Etat sur le continent noir.

La France marchant main dans la main avec le Maroc, Bob Denard estime qu'il peut s'engager dans cette affaire car il bénéficiera *"d'appuis sérieux et de fonds conséquents"*. "Mister Bob", comme on le surnomme, dépêche un jeune officier en reconnaissance dans la capitale béninoise, Cotonou. Se faisant passer pour un touriste, ce dernier séjourne une semaine sur place pour évaluer les forces armées de Kérékou. Fort du rapport de son espion, Bob Denard juge qu'une opération militaire menée par des mercenaires serait le moyen le plus efficace de blackbouler Kérékou du pouvoir. Il en fait part aux parties prenantes dans l'opération, et notamment à Hassan II qui lui aurait fait *"un premier versement de cent quarante cinq mille dollars"* pour amorcer l'opération.

Benguerir, base de chiens de guerre

Bob Denard lance une campagne de recrutement de mercenaires, employant des Béninois exilés, qui seront épaulés par des Européens enrôlés grâce à des petites annonces publiées dans des quotidiens français. Bob Denard se fait appeler "colonel Maurin" pour les besoins de l'opération. Il n'informe aucune de ses recrues de la nature de la mission. Tous ignorent leur destination. Ce n'est qu'à l'aéroport, en recevant leurs billets d'avion, qu'ils découvrent leur port d'arrivée : le Maroc. Les chiens de guerre arrivent par petits groupes au royaume où, toujours selon Bob Denard, ils sont accueillis par des membres de la Gendarmerie royale. Ils sont ensuite conduits sur la base militaire de Benguerir qui, à l'époque, est considérée comme la base d'intervention du 13ème régiment de parachutistes français, une unité qui fournit le service action du SDECE en hommes de main.

Bob Denard et son armée privée, composée de quatre-vingt-dix soldats de fortune, s'entraînent un mois complet sur la base de Benguerir. Ils sont équipés de fusils d'assaut, de mitrailleuses, de mortiers et de lance-roquettes. Bob Denard affirme avoir rencontré deux fois Hassan II pendant les préparatifs de l'opération. Le souverain lui aurait garanti, pendant l'un de leurs entretiens, son soutien plein et entier. *"Après avoir versé son obole, le roi du Maroc nous garantit par contrat que le docteur Zinzou (ancien président du Bénin) nous allouera, pour sa part, quatre cent*

LUTTE ANTI-FLN

Attentats à Tanger

À la fin des années 1950, Tanger est le terrain de chasse des contrebandiers en tous genres. Un contrebandier en particulier inquiète la France. Il s'agit de Goerg Puchert, un trafiquant d'armes allemand travaillant pour le FLN qui lui commande armement lourd et léger pour lutter contre l'armée française en Algérie. Goerg Puchert utilise sa société d'import-export de crustacés basée dans la ville du détroit comme couverture pour ses livraisons au FLN. Les services secrets français engagent un ancien adjudant de la Légion étrangère ayant servi en Indochine pour se rapprocher du trafiquant d'armes. **Nom de code de cette barbouze : Pedro. Il est choisi car il ressemble à un Arabe, il n'éveillera donc pas les soupçons en se noyant dans l'univers de truands, mafieux et contrebandiers qui peuplent Tanger.** Pedro est notamment chargé de recueillir des informations sur les trajets et dates d'arrivée des bateaux de Puchert à Tanger. Les renseignements recueillis par la barbouze vont servir aux services secrets français, bien décidés à faire cesser le trafic d'armes à destination du FLN. Et ceci par tous les moyens. Le 18 juillet 1957, un premier navire appartenant à Puchert et dont les cales sont pleines d'armement saute dans le port de Tanger. Les 21 et 30 juillet 1957, c'est au tour du Typhoon et du cargo Emma d'être coulés. ■

mille dollars", raconte-t-il dans ses mémoires. Le 15 janvier 1977, Bob Denard et ses mercenaires sont passés en revue par le colonel Dlimi. Ils s'apprêtent à embarquer pour le Gabon, avant de débarquer au Bénin. Nom de code du coup d'Etat en cours : opération Crevette.

Denard, barbouze de Sa Majesté

A leur arrivée à Cotonou, "Mister Bob" et son armée privée rencontrent une opposition farouche. Denard n'arrive pas à prendre le contrôle de Cotonou et doit réembarquer l'après-midi même avec ses troupes. L'opération est un fiasco total, le commando de Denard en déroute est rapatrié au Gabon, avant de rejoindre le sud du royaume, *"en accord avec les autorités marocaines"*, écrit le mercenaire. L'opération Crevette aurait pu rejoindre la longue liste des coups d'Etat foireux d'après-indépendance en Afrique, restés auréolés de mystère. Sauf que là, Bob Denard abandonne derrière lui une caisse de munitions contenant les documents de l'expédition. La "Crevette" est décortiquée par Kérékou qui met en cause le Maroc et ses alliés français et gabonais. Pour ne rien arranger, les documents oubliés par Bob Denard sont intégralement publiés par la revue *Afrique-Asie* et établissent l'implication du Maroc dans le complot contre Kérékou.

A cause de la bourde de Denard, le royaume est embourbé dans une crise internationale. Une dizaine de jours après les évènements, Cotonou saisit le Conseil de sécurité de l'ONU à propos de *"l'agression lâche et barbare de l'impérialisme et de ses mercenaires contre la république populaire du Bénin"*. Dans un rapport remis aux Nations Unies, les autorités béninoises accusent *"Hassan II, qui a mis à la disposition de l'armée des mercenaires, pour leur entraînement et leur mise en condition, la base militaire de Benguerir"*, ainsi qu'une aide technique (transports, armements, vivres) et une assistance financière.

Le royaume accueille des mercenaires en route pour destabiliser des régimes de gauche africains.

L'ONU décide de dépêcher une commission d'enquête sur place afin de réunir des preuves. Elle tire les mêmes conclusions que les autorités béninoises : Bob Denard agissait notamment sur ordre du Maroc. A la suite du rapport de cette mission, le Conseil de sécurité adopte une résolution condamnant l'agression contre le Bénin et les ingérences extérieures. Hassan II rejette en bloc ces accusations. Dans son discours du trône du 3 mars 1977, le roi défunt déclare *"son rejet catégorique d'accusations aussi gratuites, aussi insolentes, et qui révoltent la conscience"*. Mais il ne convainc personne en Afrique. L'affaire béninoise colle au souverain défunt l'image d'un sous-traitant des black opérations de la France sur le continent. ■

BOB DENARD Le roi des malfrats

Fusillier marin en Indochine, il quitte l'armée en 1952 après avoir fait le coup de poing dans un bar. En 1954, il accepte une place de conducteur d'engins au Maroc avant d'intégrer la police française et de participer à la lutte contre les indépendantistes. S'étant lié aux ultras français, défenseurs farouches du Protectorat, il participe à un attentat raté contre Pierre Mendès France. Ses amis et lui *"veulent faire payer le prix fort à l'homme qui a entériné l'indépendance du Maroc"*, écrit-il dans ses mémoires. En 1954, il est reconnu coupable de complot contre Mendès France et écope de 14 mois de prison. A partir des années 1960, sa vie est intimement liée aux soubresauts de la politique africaine de la France. Avec son groupe de mercenaires, il participe à différentes opérations militaires au Katanga. Il se taille une réputation solide de chien de guerre auprès des services secrets de différents pays qui font appel à lui. Il est ainsi financé en 1964 par l'Arabie Saoudite pour contrer les républicains yéménites, et intervient pour le compte des Anglais en 1975 en Angola. Bob Denard raconte dans sa biographie avoir aussi pris langue avec les Marocains, en 1977, pour renverser le régime marxiste de la république populaire du Bénin qui soutenait le Polisario. ■